

**Dimanche de la Réformation 2 novembre 2014**  
**La Réforme vue d'ailleurs**  
Sara Schulthess et Claire Clivaz, Morges 10h15



Ce matériel est sous licence internationale  
[Creative Commons \(CC-BY 4.0\)](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

*Sara Schulthess*

J'ai choisi le récit de Jésus et la syro-phénicienne car ce texte a été pour moi un premier contact avec le christianisme oriental. En effet, notre pasteur, originaire de Beyrouth, nous disait: « vous savez, c'est une libanaise ! » - l'appellation de syro-phénicienne ne faisant pas vraiment écho pour des jeunes catéchumènes. Ce n'est pas sans fierté qu'il disait cela, la syro-phénicienne étant souvent décrite comme celle qui a « converti » Jésus. Osant discuter son refus, elle le convainc d'ouvrir la prédication évangélique aux non-juifs.

Par la syro-phénicienne, ce fut une première conscience de ces communautés qui furent fondées dans le berceau du christianisme, et qui vivent encore aujourd'hui. Elles représentaient alors pour moi une idée peut-être un peu romantique d'une Eglise "ancienne", proche des premières communautés.

Mais mon vrai contact avec les chrétiens d'Orient fut mon séjour au Liban, qui rima avec une prise de conscience de la diversité des communautés: ce n'est pas moins de treize confessions chrétiennes différentes que comptent le Liban. En effet, si le christianisme y fleurit depuis toujours, il n'y est pas resté figé et a vécu de nombreuses évolutions, notamment par ses contacts avec l'Occident. Dès le 15e siècle, par exemple, l'Eglise catholique tente le dialogue et envoie des missionnaires auprès de ces chrétiens « égarés », ce qui a pour conséquence la création pour chaque communauté de son pendant catholique, sans que celles-ci remplacent les Eglises-mères: on trouve ainsi aujourd'hui aux côtés de l'Eglise assyrienne une Eglise assyrienne catholique, de l'Eglise copte une Eglise copte catholique, de l'Eglise arménienne une Eglise arménienne catholique, de l'Eglise syriaque, une Eglise syriaque catholique. C'est au 19e siècle que les Eglises protestantes d'Europe et des Etats-Unis envoyèrent des missionnaires au Moyen-Orient, avec l'établissement de plusieurs communautés protestantes, ici aussi diverses et variées. Ces Eglises protestantes non-historiques sont bigarrées, à l'image de notre monde globalisé: un exemple est l'Eglise protestante française de Beyrouth, qui, lorsque que je l'ai visitée, avait un pasteur arménien, et accueillait en grande partie des expatriés français protestants ainsi que des employés de maison malgaches, très nombreux au Liban.

L'Eglise catholique romaine et les Eglises protestantes se

sont donc bien établies au Moyen-Orient, mais ont dû accepter de rester des Eglises parmi d'autres et de venir enrichir cette diversité qui caractérise le christianisme oriental.

Cette diversité est bien sûr un défi pour les communautés chrétiennes au Moyen-Orient. Le point que ces communautés ont en commun, et cela depuis des siècles, est le fait que le chrétien est généralement minoritaire. Chaque chrétien fait partie d'une minorité - vis-à-vis des communautés musulmanes, mais également des autres communautés chrétiennes qui l'entourent.

Le point commun qu'ont les chrétiens en Orient, c'est la rencontre avec l'« autre », celui qui est différent. Une rencontre qui peut être à la fois riche et dangereuse. Riche, comme la rencontre entre le juif Jésus et la femme syro-phénicienne. Riche comme mille exemples de vivre ensemble réussis, d'ententes et d'entraides entre communautés. Dangereuse comme mille conflits que l'on n'a malheureusement pas besoin de rappeler tant ils sont actuels.

Mais l'autre, c'est aussi l'Occident. Ou plutôt, c'est l'Orient qui nous est « autre ». Ce sont ces « autres », qu'on connaît mal, qu'on oublie, sauf quand, malheureusement, pour des raisons tragiques, ils sont sur le devant de la scène, sur nos écrans de télévisions, à la une de nos journaux. C'est un peu alors comme si ces

chrétiens en détresse nous tapaient sur l'épaule, nous interpellait, disaient: « et nous, alors? » Comme la syro-phénicienne qui cherche à attirer l'attention de Jésus pour sa fille malade. Jésus se serait volontiers passé de cet appel à l'aide, on le sent gêné par cette femme païenne qui attire le regard. Or la femme insiste, elle ne demande pas plus que les miettes, et c'est comme si son humilité ouvrait les yeux de Jésus.

Se laisser interpellé par l'« autre », prendre conscience de son existence, de ses détresses, de ses différences, s'interroger - cet autre est-il d'ailleurs si différent ? - ouvrir les yeux pour regarder ses sœurs et ses frères... S'intéresser à l'autre est le premier pas vers la solidarité et l'entraide. Qui sont ces chrétiens orientaux? Un premier pas que chacun peut faire au milieu de ce sentiment d'impuissance vis-à-vis de la situation internationale.

Car apprendre à connaître l'« autre », c'est reconnaître qu'on a besoin de lui, besoin qu'il existe, pour se chercher, pour se construire, pour se renouveler, pour se réformer. L'« autre » a tant à m'apprendre et j'ai tant à lui donner.

Je me souviens d'un ami chrétien à Beyrouth qui, critiquant la société traditionnelle, disait : « Chez nous, les gens ne croient pas mais vont à l'Eglise tous les dimanches; chez vous, les gens croient mais ne vont jamais à l'Eglise. » Il utilisait ce ton bien acide que les

libanais peuvent avoir envers eux-mêmes. J'ai souri en retrouvant la même idée chez le théologien orthodoxe Olivier Clément: « L'Occident a mis davantage l'accent sur la liberté, l'Orient sur la communion. Mais sans communion, la liberté, s'éténue en individualisme; et sans liberté, la communion s'épaissit en un communautarisme voué au totalitarisme et à la décomposition. Ils ont besoin l'un de l'autre pour que l'humanisme de l'un devienne un humanisme ouvert, pour que le chaos et l'excès de l'autre trouvent un ordre et une mesure ».

*Claire Clivaz*

Liberté et communion. En voilà deux mots impressionnants à tenir ensemble en ce dimanche de la Réformation, images d'Occident et d'Orient. Ici, en Occident, le maître mot, cela semble la liberté. Nous la revendiquons sans cesse, pour tout : j'ai bien le droit de ! On ne va quand même pas m'imposer de !

Or à rencontrer la syro-phénicienne et ces communautés chrétiennes d'Orient, l'envie devrait nous prendre de nous sentir libres de réclamer la communion. Qu'est-ce qui tout au fond de nous nous fait souvent préférer l'autonomie, la liberté seule et solitaire, à la communion ? Pourquoi sommes-nous si soucieux de porter cet individu si encombré de lui-même ou d'elle-même que nous sommes, au lieu de nous fier au groupe qui peut cadrer, accueillir, protéger ?

Dans ce qu'elle a de meilleure, la communion peut pourtant révéler notre aspiration à Dieu, au divin, et à être reliés à celles et ceux qui nous entourent. La communion peut être une aspiration qui nous fait lever la tête par-delà nous, par-delà les limites de cette personne que nous sommes. Nous entraînant au-delà de nos limites, la communion nous peut nous faire entrer dans un espace mystique, représenté symboliquement par ces tablées de communion que nous formons autour de la table.

Autrement dit, la communion est faite de ces « choses que l'oeil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au coeur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment ». Pour reprendre ces mots surprenants de Paul. Il nous dit qu'ils viennent d'une écriture, mais on n'a pas encore retrouvé dans quel livre ils auraient bien pu se trouver : ils ne sont en tous cas pas dans l'Ancien Testament. Si c'est difficile de savoir d'où viennent ces mots, en tous cas ils auront un succès pas possible, car ils se promènent dans la tradition juive, la tradition chrétienne et la tradition musulmane. On les retrouve dans les textes sacrés et spirituels des trois religions.

Tous les adorateurs du Dieu unique ont donc trouvé du sens à aspirer à « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu ». Ce sont des mots d'excès, qui dessinent un espace au-delà du monde connu, préparé par amour

par Dieu. Mais n'est-ce pas terrible de vouloir s'évader ainsi, dans un espace irréel, en ce dimanche où nous pensons à ces chrétiens décimés ? A ces protestants orientaux qui doivent lutter pour oser être, pour avoir une Bible à eux ? Ce genre de mots mystiques, qui nous semblent promettre une communion par-delà le réel, n'est-ce pas justement ce qui nous détourne de la lutte quotidienne pour la justice ? Ne faudrait-il pas plutôt arrêter de les lire ?

Et bien, chers frères et sœurs, au contraire. Lisons ces mots aujourd'hui. Et justement en communion de prière et de pensées avec ces chrétiens qui disent leur foi avec des mots qui chantent si différents des nôtres. Car ces mots sont notre héritage, notre cadeau commun. Parmi les intuitions de la Réforme, il y en a une de Calvin très importante : il souhaitait qu'on lise bien tout le canon des Ecritures, qu'on se promène dans tous les passages du Nouveau Testament, alors que Luther, lui, préférerait choisir les textes et les hiérarchiser par importance dans le Nouveau Testament.

Lire et relire toutes les écritures, aussi celles qui ne nous disent rien, aussi celles qui nous choquent ou nous indiffèrent, c'était l'intuition spirituelle de Calvin. Elle est fondamentale, car cette écriture biblique nous est un miroir du monde : s'il y a des textes bibliques que vous fuyez, c'est bien souvent parce qu'il y a peut-être une zone de la vie, du monde, de vos vies qui vous est

inconfortable. Arpenter tout le texte biblique, c'est une discipline et une image pour inviter à arpenter aussi tous les visages du christianisme, dans la multiplicité des communautés ici à Morges, et ailleurs au loin, à travers des mots et des chants qui nous semblent si différents.

Il ne dépend que de nous de nous faire pèlerins des écritures, et pèlerins de la famille des chrétiens. Il ne tient qu'à nous de nous voir tour à tour en train de quêmander des miettes qui tombent de la table, ou de vouloir bâtir une tour jusqu'au ciel. Il ne tient qu'à nous d'habiter la parole et les mots de l'Écriture, tous ces mondes possibles.

Parcourant avec lucidité le monde des écritures, parcourant avec lucidité notre terre en souffrance, c'est peut-être justement alors, au détour du chemin, soudain, que peut nous prendre le sentiment qu'il existe des choses que «l'oeil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme». Portés par un passager mais réel sentiment d'infini et d'éternité, il nous sera alors peut-être donné de vivre la communion, au sein même de nos libertés.

Amen